
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/2 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.2.60832

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

der »philosophes« und durch ökonomische Interessen. Bücher würden nicht mehr verboten, sondern totgeschwiegen (S. 283). Wenn es stimmt, daß die Zensur, gleich welcher Form, »eine Komponente jeder herrschenden Kultur« (S. 284) ist, so bleibt als Gegengewicht nur, wie der Verf. es dringend fordert, die Achtung vor der Meinung anderer, die Toleranz.

Der Darstellung sind im Anhang eine Liste der *Directeurs de la Librairie* (1699–1789), ein *Mémoire* der Bischöfe zur Zensur (1755) und ein Auszug aus den »*Mémoires sur la Librairie*« von Malesherbes (1759) beigefügt. Eine Auswahlbibliographie und ein Personenregister beschließen den Band.

Rolf GEISSLER, Potsdam

Uwe KÖSTER, Studien zu den katholischen deutschen Bibelübersetzungen im 16., 17. und 18. Jahrhundert, Münster (Aschendorff) 1995, XXIII–483. S. (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte, 134).

Avec le présent ouvrage, Uwe Köster présente un travail fondamental sur l'histoire des traductions allemandes catholiques de la Bible du 16^e au 18^e siècle. Au point de départ, ce travail a été rendu possible par l'établissement d'une bibliographie exhaustive de 189 titres de Bibles catholiques en allemand publiées pendant cette période; plus de 200 bibliothèques ont été consultées pour aboutir à ce premier résultat qui rend caducs les inventaires partiels de Panzer, de Vogel et de Strohm. Au-delà du recensement des titres, c'est la minutieuse étude des volumes qui a permis la remarquable synthèse qui nous est présentée: analyse de la traduction, bien entendu, mais aussi étude des dédicaces, des prologues, du système des notes et des additions qui figurent dans les volumes, calendriers des fêtes et des saints en particulier. Seules les illustrations, les titres et les sommaires, avoue l'auteur (p. 5), n'ont pas été pris en compte, mais le matériau est déjà d'une exceptionnelle richesse et nous apporte sur l'histoire de la théologie et de la spiritualité catholiques pendant trois siècles, sur l'histoire de l'exégèse et sur celle du livre, des éléments dont tout historien, pas seulement en Allemagne, devra tenir compte.

L'histoire commence avec la traduction du Nouveau Testament réalisée en 1527 par Hieronymus Emser: les perspectives sont alors, pour ce théologien conservateur, non pas de nourrir la foi ou la piété des croyants, mais de faire pièce à la traduction de Luther, en suivant pas à pas cette dernière pour la plier au texte de la Vulgate (p. 7–10, 17–25): le Nouveau Testament se mue en texte de controverse (cf. p. 23), les apôtres ont par avance réfuté Luther (cf. p. 20).

Puis le dominicain Johannes Dietenberger traduit en 1534 toute la Bible (p. 10–11, 25–32): Dietenberger est considéré comme plus irénique; mais lui aussi fait un travail de »révision«, »Korrektur« (p. 28), des anciennes et contemporaines traductions plus qu'un travail original. La Vulgate est le texte de base, mais, argument qui aura une fortune considérable dans le catholicisme, du concile de Trente à Richard Simon au 17^e siècle, c'est sur l'»usage commun de l'Eglise«, *gemeyne gebrauch der kirchen* (p. 30), qu'il s'appuie pour choisir telle forme parce que traditionnelle. Et ce catholique est convaincu, idée qui aura un long avenir, qu'il y a une unique et primitive vérité de la Bible que l'on ne peut que mettre en lumière, que *die alte rechte ware Bibel* ne peut être qu' »ernewert« (p. 31).

Le troisième auteur de cette histoire de la Bible catholique allemande au 16^e siècle est plus connu, c'est Johann Eck (p. 11–16, 32–47) qui commence à être bien étudié, surtout depuis qu'en 1988 un volume collectif, sous la direction d'Erwin Iserloh, lui a été consacré dans la collection même où paraît le présent ouvrage d'Uwe Köster. C'est un humaniste (p. 12), il a le souci d'adapter la langue archaïque d'Emser à l'espace linguistique »süddeutsch« (p. 33), mais il veut aussi se référer aux langues bibliques originales (p. 36). S'il fait siennes les objec-

tions traditionnelles contre la lecture de la Bible par les laïcs, il est conscient de certaines contradictions de sa tâche et est un bon témoin des hésitations catholiques; il les surmonte par la recherche d'une «autorité reconnue», *anerkannte Autorität* (p. 37), par le recours à la tradition ecclésiastique, à l'approbation de l'Eglise. Son introduction à la lecture de la Bible, analysée par Uwe Köster, est un texte fondamental où il donne sa mesure: conception du sens littéral, le *buchstäblich sinn* non seulement comme simple sens des mots, mais aussi comme ce que le Saint-Esprit y a mis (p. 39), importance spéciale conférée au sens spirituel, et souci humaniste qui, dans la tradition de saint Augustin, d'Isidore et de Bède, accorde aux perspectives rhétoriques un rôle discriminant; la culture profane, latine, vient au secours de l'exégète, et invite à toute une réforme de l'art catholique de la prédication (p. 44–45). En chaque cas, il s'agit d'opposer à l'empire protestant du sens littéral une alternative qui ne soit pas pur et simple retour à la scolastique.

Ces trois traductions vont poursuivre pendant plus d'un siècle leur carrière, exerçant à l'occasion l'une sur l'autre leur influence, revues à partir de la version concurrente. Ainsi Diätenberger revoit sa Bible à la lumière de celle d'Eck (p. 48 et suiv.); mais les élaborations sont loin d'être systématiques. En tout cas, avec le temps une évolution est perceptible et se poursuivra: l'opposition systématique et polémique à Luther s'estompe, non par irénisme mais pour ne pas attribuer trop d'importance à l'adversaire (cf. p. 54), et, ce qui correspond bien à une tendance du catholicisme à laquelle le concile de Trente et ses lendemains donneront son expression, la compréhension «ecclésiale» l'emporte sur toute autre forme d'interprétation. Avec Diätenberger il semblait que l'on eût la traduction catholique de la Bible. Mais les autres traductions poursuivaient leur cours, et jusqu'au 18^e siècle. La nouveauté c'est chez tous la considération de la nouvelle Vulgate latine sixto-clémentine, qui joue plus ou moins le rôle de référence. Uwe Köster, en des pages foisonnantes de renseignements, nous fait suivre l'histoire compliquée des éditions et rééditions, des remaniements des Bibles d'Emser, de Diätenberger et d'Eck. Dans cette histoire une date doit être relevée, en 1550, la réédition d'Eck par Erasmus Wolf (p. 86–90); non pas que le texte soit modifié, mais parce que le prologue de ce jésuite, un converti comme plusieurs éditeurs de Bibles catholiques aux 16^e et 17^e siècles, un disciple de Pierre Canisius, élabore toute une théorie de la lecture par les catholiques, l'idéal étant pour lui le croyant qui se laisse expliquer par les hommes d'Eglise le contenu de l'Ecriture: la lecture de la Bible, accent nouveau dans cette histoire, est pour Wolf un moyen de renforcer la foi.

C'est encore un converti, Caspar Ulenberg, qui traduira la Bible dans les premières années du 17^e siècle (p. 106–128): lui aussi exalte la Bible comme source de la foi, et s'il adapte le texte de Diätenberger c'est plus par souci de latiniste, par souci de retrouver à travers le latin le génie de la langue allemande. Avec Gottfried Adolf Volusius (p. 128–159), un autre converti, nous sommes, quelques générations après, dans un autre monde: sa traduction publiée à Mayence en 1662 rencontra des difficultés; avec lui nous rencontrons le cercle, bien connu des historiens, où, autour de l'archevêque Johann Philipp von Schönborn, des hommes comme le landgraf Ernst von Hessen Rheinfels, Walenburch, von Hönigk, Nihusius et Boineburg réfléchissent à une réforme du catholicisme, à un assouplissement de la discipline, à une place renouvelée donnée à la Bible, cela au moment où en France des tentatives analogues s'exprimeront bientôt; et l'on sait combien ces tentatives vouées à l'échec par le durcissement des orthodoxies marqueront le jeune Leibniz. Le chapitre très riche, appuyé sur une documentation de première main (p. 143, lettres de Boineburg et de W. Conring), que consacre Uwe Köster au contexte de la traduction de Volusius, est du plus haut intérêt. Nous y découvrons de nouvelles curiosités, apparition d'une histoire du texte, premiers essais de philologie biblique, essai de conciliation entre les nouvelles exigences de la critique et l'autorité doctrinale de l'Eglise.

C'est une atmosphère analogue que nous trouvons dans le prologue de Johannes Hieronymus Imhoff à la bible d'Ulenberg en 1684 (p. 165–184): Imhoff est lui aussi un converti,

auteur d'une œuvre considérable et variée et la correspondance conservée au Germanisches National Museum de Nuremberg et publiée ici (p. 337 et suiv.) apporte un nouvel éclairage aux deux versions, de 1684 et de 1701, de son prologue. Avec Imhoff les problèmes essentiels dans la controverse de la *perfectio*, de l'*efficacia* et de la *sufficiencia* de l'Écriture sont au cœur de la réflexion et les analyses d'Uwe Köster permettent de suivre leur fonctionnement dans la théologie, chez protestants et chez catholiques depuis le temps de Bellarmin, de Serarius, de Johann Gerhard et de Glassius jusqu'à la fin du 17^e siècle. Déjà avec Imhoff tient une place importante la notion de l'*utilitas* (p. 184) de l'Écriture; désormais le 18^e siècle insistera sur ce thème: l'utilité morale est au centre d'une justification apologétique de la Bible (p. 186, 189) et la lettre pastorale de l'archevêque de Salzbourg, Hieronymus Graf Colloredo, en 1782, justifiera par elle la lecture de la Bible par les laïcs, dans la ligne du despotisme éclairé et du josphisme (p. 205).

A côté de cette histoire retracée avec la plus grande précision, Uwe Köster apporte, dans les chapitres qui terminent son exposé, tout ce que l'on peut savoir, à partir de sources inévitablement fragmentaires, sur les règles juridiques qui s'imposaient aux clercs et aux laïcs et la façon dont elles étaient appliquées, sur la diffusion et la réception des traductions catholiques de la Bible, le prix des exemplaires, leur présence dans les bibliothèques des particuliers. Toute une section du livre est consacrée à la publication des textes d'accompagnement, dédicaces et prologues, des traductions étudiées. Ainsi le travail d'Uwe Köster constitue une contribution exemplaire à l'histoire du catholicisme et à l'histoire du livre à l'époque moderne.

Jacques LE BRUN, Paris

R. J. KNECHT, *Renaissance Warrior and Patron: The Reign of Francis I*, Cambridge (Cambridge University Press) 1994, XXIV-612 p.

En 1982 R. J. Knecht publiait un «Francis I» accueilli, même en France comme un très grand livre. Le succès et quelques inévitables observations l'incitèrent à reprendre cette biographie pour le cinquième centenaire de la naissance de ce monarque. Après dix années d'écoute des spécialistes du premier XVI^e siècle et de réflexions vient un ouvrage, non seulement enrichi, mais restructuré, écrit d'une plume toujours aussi alerte, et richement illustré.

Le changement de titre est significatif. Non pas que François Ier s'efface derrière un type de souverain de la Renaissance, car l'homme qu'il fut reste présent et vivant. R. J. Knecht donne même à la chronologie une place plus importante, ce qui lui permet de mieux saisir et expliquer le poids des événements sur cet être sensible et l'interaction des différents faits politiques, économiques et culturels. De plus, au guerrier rival de Charles Quint et Henri VIII, bien mis en place dans «Francis I» fait équilibre le mécène. Avec *Renaissance Warrior and Patron*, la personnalité de François Ier y gagne.

R. J. Knecht qui a soigneusement engrangé les images successives et contradictoires que l'historiographie française a données de François Ier, a poursuivi son effort pour replacer le «roi chevalier» dans l'univers mental de son temps. Saluons au passage des développements nouveaux sur les structures sociales et sur Paris, ainsi que sur la musique.

Trop souvent historiens anglais et français privilégient leur propre littérature quand ils abordent l'histoire du pays séparé d'eux par la Manche. On ne peut en faire le reproche à R. J. Knecht. D'ailleurs en histoire la perception de l'autre n'est pas à négliger. Reconnaissons aux historiens anglais de n'avoir pas à percer l'écran que constitue pour les historiens français la Révolution de 1789. Une longue familiarité avec l'histoire de France – R. J. Knecht a publié également un «Richelieu» en 1991 – l'a amené à partager le plus souvent les vues des historiens français, J. Jacquart, G. Audisio, Ph. Hamon, Monique Chatenet, R. Descimon, Arlette Jouanna, Nicole Lemaître, sur les questions que posent la personnalité et l'action de